

Le commerce de l'estampe moderne et contemporaine

Marie-Cécile Miessner, Éléonore Chatin et Mireille Romand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/792>

DOI : 10.4000/estampe.792

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 92-96

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Marie-Cécile Miessner, Éléonore Chatin et Mireille Romand, « Le commerce de l'estampe moderne et contemporaine », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 246 | 2014, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/792> ; DOI : 10.4000/estampe.792



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

LE COMMERCE DE L'ESTAMPE MODERNE ET CONTEMPORAINE

Modérateur : Marie-Cécile Miessner. Avec Éléonore Chatin et Mireille Romand. Transcrit et édité par M.-C. Miessner.

Marie-Cécile Miessner : Nous allons débattre du commerce de l'estampe contemporaine avec deux personnalités éminentes :

Mireille Romand, cinquième génération de marchands, présidente de la Chambre syndicale de l'estampe, du dessin et du tableau, directrice la galerie Documents 15 (15 rue de l'Échaudé, Paris V^e), qu'elle a créée en juin 2012 avec Érik Desmazières, Helena Arrellano Mayz et depuis juin 2013 une quatrième associée : Ulrika Peppler Barry. La galerie se spécialise dans l'estampe et les œuvres sur papier.

Éléonore Chatin, directrice de la galerie Catherine Putman, 40 rue Quincampoix, Paris IV^e). Elle succède à Catherine Putman qui s'est éteinte le 12 janvier 2009 à l'âge de soixante ans. Veuve du collectionneur, éditeur et critique d'art Jacques Putman, elle s'était lancée dès 1975 dans l'édition d'art. Elle travaillait avec Georg Baselitz, Pierre Alechinsky, Pierre Buraglio, Asger Jorn, Tony Cragg, Bram Van Velde. En 2005, lasse de ne recevoir ses clients qu'en « appartement » rue de Talleyrand, elle décidait d'ouvrir une galerie rue Quincampoix, où elle présentait des œuvres sur papier (Gérard Tranquandi, Champion Métadier...) et des photographies (Sophie Ristelhueber, Georges Rousse ou Urs Lüthi...). Éléonore Chatin a travaillé avec Catherine Putman à partir de 2004. Elle hérite donc d'un grand passé, d'un fonds d'estampes avec des artistes établis, et surtout sa galerie a vocation à éditer.

Mireille Romand : La galerie Documents 15 débute avec des éditions modestes, liées aux catalogues publiés lors des expositions, *Astrid de La Forest* en juin 2012 et *Charles Donker* en septembre 2013 : trente exemplaires des catalogues contiennent une estampe originale. Nous avons eu l'occasion, la chance de reprendre ce lieu un peu mythique, qui fut la première galerie d'Yvon Lambert, et l'endroit réservé aux belles expositions d'estampes d'Arsène Bonafous-Murat, pour montrer, de manière presque prescriptive car le marchand doit être prescripteur dans son métier, les artistes qui s'occupent d'estampes, et dont le travail nous semble digne d'intérêt. Nous présentons des artistes modernes et contemporains, avec la ferme volonté de gagner un public plus large. Sans public pas de marchand, sans marchand pas de marché.

Marie-Cécile Miessner : Comment choisissez-vous les artistes ?

Éléonore Chatin : Nous avons gardé les artistes qui travaillaient avec Catherine Putman et créé de nouvelles collaborations, le lien c'est le papier. Certains artistes sont réticents vis-à-vis de l'estampe, mais cela m'amuse de les amener, avec du temps, à tester de nouveaux territoires.

Galerie Documents 15 (avril 2014). Cl. John Christopher Barry.



Mireille Romand :
Nous montrons des artistes dont nous connaissons le travail. Nous sommes quatre, quatre regards qui le plus

souvent convergent, aux hasards de nos rencontres passées, et de tous ceux que nous allons découvrir bientôt !

Marie-Cécile Miessner : Vous nous donnez la chance de découvrir à Documents 15 des artistes étrangers peu ou pas montrés en France : Gunnar Norrman, Charles Donker, l'un de Suède, l'autre des Pays-Bas, Mahi Binebine, qui vit et travaille entre France et Maroc, nous découvrons ses œuvres sur papier, tableaux et collages. Vous ne pensez donc pas exposer exclusivement des estampes, mais également des œuvres sur papier, comme la galerie Catherine Putman.

Éléonore Chatin : Le sous-titre de la galerie Catherine Putman est « œuvres sur papier ». Les éditions Putman, initiées par Jacques et Catherine Putman, datent des années 1970, et notamment les éditions Prisunic, avec la volonté de mettre l'art à la portée de tous. On pouvait acheter au Prisunic, en allant faire ses courses, des lithographies d'Alechinsky, Bram van Velde, Tinguely... à cent francs, ce qui était tout à fait novateur à l'époque, même si on entend aujourd'hui énormément de discours sur « l'art pas cher ». Cette activité d'éditeur pur, Catherine Putman a continué à la développer quand elle était rue de Talleyrand dans le VII^e, et en 2005 elle a choisi d'ouvrir une galerie rue Quincampoix, avec des expositions, des accrochages.

L'idée était de continuer le travail d'éditeur et en parallèle de s'ouvrir aux œuvres uniques sur papier qui peuvent être dessins, aquarelles, photos, et de mélanger volontairement œuvres uniques et œuvres multiples car il y a depuis longtemps un problème de perception du multiple et de l'estampe en particulier. Comme le disait Mireille Romand, il y a en Allemagne ou en Suisse beaucoup plus d'amateurs, et je travaille avec eux, mais en France persiste une réserve sur le multiple et son originalité (quand bien même numéroté et signé à plusieurs exemplaires). Un gros travail pédagogique est à faire sur les techniques de l'estampe qui se sont encore développées aujourd'hui avec le numérique, permettant des créations tout à fait contemporaines. Nous présentons dans une même exposition soit des estampes, soit des pièces uniques, soit les deux sur le même niveau de qualité afin de ne pas créer de différenciation permanente pour le public. Je suis ravie de montrer les pointes sèches de Geneviève Asse, hyper classiques, mais aussi des impressions numériques : l'idée est de montrer toutes les possibilités techniques et de leur donner leurs lettres de noblesse. Le but et l'intérêt est de toucher un public jeune, en mettant l'art à sa portée,

le prix est un facteur important. Aujourd'hui amateurs ou collectionneurs peuvent acquérir des pièces de très grande qualité à moins de mille euros, il faut beaucoup communiquer sur cet aspect-là des choses.

Michel Melot : En 1970, quand j'étais rédacteur en chef des *Nouvelles de l'estampe*, nous avons publié un répertoire des éditeurs d'estampes en France qui en comptait cent dix. Ces éditeurs passaient aux artistes commande de tirages à cinquante et plus souvent cent exemplaires. Combien en reste-t-il aujourd'hui ? Un répertoire des imprimeurs recensait quinze imprimeurs lithographes et trente taille-douciens.

Maxime Préaud : Les nombreuses associations de graveurs (vingt à trente en France) font des éditions, que leurs adhérents reçoivent chaque année.

Marie-Cécile Miessner : Comment fixez-vous les prix ?

Éléonore Chatin : Le prix est fixé en concertation avec l'artiste, sauf dans le cas de personnes comme Georg Baselitz, où la cote est déjà établie. Pour les nouveaux, on prend en compte le coût de production, mais un multiple sera toujours moins cher qu'un dessin. Notre catalogue est en ligne pour une bonne partie des éditions que nous proposons, et dans quatre-vingts pour cent des cas nous indiquons les prix. C'est une façon de montrer l'accessibilité de ces œuvres, une ouverture pour les clients timides.

Marie-Cécile Miessner : Que pensez-vous de la spéculation sur l'estampe ?

Éléonore Chatin : Oui, l'estampe peut être un bon investissement comme pourrait l'être une pièce unique. Mais la première question est : est-ce que cela vous plaît ? Une très belle estampe d'un très bon artiste aura dans vingt ans toujours beaucoup de valeur. On ne peut pas faire de l'estampe un marché purement spéculatif, ce n'est pas l'idée ni la façon dont nous le présentons.

Mireille Romand : Il est extrêmement embarrassant de dire ce que deviendra la valeur d'une estampe (les estampes en noir et blanc de Toulouse-Lautrec vivent un cruel abandon, on ne l'aurait jamais prédit il y a vingt ans). Nombre de facteurs entrent en compte, la désaffection de certains artistes ou de périodes entières est imprévisible.

Éléonore Chatin : Nous sommes dans de petites économies, une fois payés le papier et l'imprimeur, les œuvres ne rapportent pas des fortunes aux artistes. Ce qui compte ce sont de nouvelles expérimentations, le travail de collaboration entre l'imprimeur et l'éditeur, le but étant de diffuser l'œuvre de l'artiste et que tout le monde s'y retrouve, sur le long terme, il faut peut-être des années pour vendre les quarante exemplaires d'une édition. C'est le jeu, tous doivent le jouer.

Marie-Cécile Miessner : Vous arrive-t-il de coéditer des estampes avec des galeries étrangères ?

Éléonore Chatin : Oui, avec Sabine Knust à Munich en particulier. J'ai en ce moment un projet avec une galerie à Berlin. Quand la production est lourde, il est intéressant de collaborer, avec un partage du tirage à la fin, et c'est un avantage également pour la diffusion.

Marie-Cécile Miessner : L'accueil du public à la galerie est un travail important ?

Mireille Romand : Le mot galerie a son importance. Nous ne sommes pas des marchands. Le public entre pour déambuler, pour faire des découvertes, et pas forcément pour acheter. À la différence d'un magasin avec obligation d'achat, chez nous c'est sans obligation d'achat. Moment délicat : le dialogue

Galerie Putman.



s'instaure ou pas, sur la pointe des pieds. On est là à la fois pour vendre et pour diffuser les œuvres que les artistes nous ont confiées.

Éléonore Chatin : La différence est que notre galerie est en étage : quand les visiteurs y parviennent, c'est qu'ils sont vraiment motivés. Leur intérêt est déjà affirmé, le dialogue s'instaure plus naturellement.

Marie-Cécile Miessner : Quels autres moyens de diffusion avez-vous ?

Mireille Romand : Les salons et en particulier le Salon international de l'estampe et du dessin au Grand Palais depuis 2010, dont je suis une initiatrice, grâce au syndicat. Notre but est de faire connaître notre domaine à un public plus nombreux que celui des habitués initiés des galeries, à l'instar des foires plus médiatisées que sont la Fiac, Art Basel. Il nous paraît opportun de ne parler que d'estampes, et ce pari de départ a marché, avec de plus en plus de visiteurs, collectionneurs, amateurs, un public jeune qui consomme. Ceci prouve bien que les mondes de l'estampe ancienne et de l'estampe contemporaine ne sont pas étanches. Damien Deroubaix intègre fréquemment l'estampe ancienne dans son travail !

Marie-Cécile Miessner : Damien Deroubaix n'hésite pas à mêler estampes, matrices, dessins, sculptures dans ses expositions. Alors pourquoi un salon particulier pour l'estampe quand, à Bâle, le secteur édition s'amenuisant, les estampes gagnent les stands des galeries, côtoyant les œuvres uniques sur tous supports.

Mireille Romand : Le coût de ces foires est trop élevé pour nous, encore faudrait-il que nous soyons acceptés, il nous est impossible de supporter le coût financier d'une Fiac. Les choses sont, de ce fait, imperméables.

Éléonore Chatin : Nous participons plutôt à des foires d'art contemporain « général », pour mettre l'estampe au même niveau que les œuvres uniques car la section édition a disparu de la Fiac notamment. Le coût des foires est très important pour les petites structures comme les nôtres, et montrer uniquement des pièces à moins de mille euros sur un stand qui vous en coûte vingt mille est une question de logique économique. Arrivent dans l'air du temps des projets de foires consacrées à l'estampe contemporaine, nous verrons si ces propositions sont pertinentes, dans le choix des artistes par exemple, mais les coûts de location à Paris restent exorbitants.

Daniel Leizorovici : Il a ouvert il y a cinq ans une galerie en ligne : éditeur, inscrit sur Amorosart, il insiste sur l'importance de participer aux salons (Estampa à Madrid, Salon international de l'estampe

au Grand Palais) pour se positionner à l'international. Il défend les galeries virtuelles sur internet pour les structures plus modestes qui ne peuvent avoir pignon sur rue.

Marie-Cécile Miessner : Nous pourrions aborder aussi la question des courtiers et des colporteurs d'estampes, mais parlons de l'e-commerce, des sites de vente sur internet, Passion Estampes (galerie d'art en ligne), Amorosart (portail d'estampes originales pour les galeries d'art)... ?

Éléonore Chatin : Amorosart est un outil qui répertorie des galeries et éditeurs proposant des estampes, si l'amateur veut en savoir plus il envoie un mail à la galerie qui traite en direct. C'est un chemin comme un autre, pour les gens qui cherchent sur internet, pour trouver une galerie. Cet outil n'est valable que pour des artistes très connus, des pièces classiques que les gens ont déjà vues et peuvent prendre le risque d'acheter sur internet en contactant l'une ou l'autre des galeries vendeuses, en fonction des images. Les reproductions à l'écran sur internet sont mauvaises, on ne peut pas faire de découverte et acheter au vu de ces images.

Mireille Romand : Internet est un excellent vecteur de diffusion, de propagation, de communication gratuite, un avantage pour nos économies fragiles (on peut envoyer quatre mille invitations avec un clic, gratuit et rapide). Le commerce sur internet peut présenter un danger pour les amateurs nouveaux, à qui on peut vendre des estampes mal décrites, des faux, mais ça a toujours existé. Des galeries complètement fictives vont pêcher dans le stock des autres, prennent des images sur des sites de galeries réputées et prétendent les vendre alors qu'elles ne les possèdent pas. Le monde devient tellement virtuel, c'est inquiétant. Cependant l'e-commerce n'est en aucun cas une menace de mort pour les galeries : le contact direct est fondamental, on ne peut pas acheter sans avoir vu.

Marie-Cécile Miessner : Travaillez-vous avec les grandes maisons de ventes aux enchères Christie's, Sotheby's, Artcurial qui ont toutes maintenant un département estampes ?

Éléonore Chatin : Très peu, ça n'est pas nécessaire. Le système des enchères est compliqué, les estimations souvent basses, nous n'avons pas la même approche. Toutefois on peut faire de bonnes affaires.

Marie-Cécile Miessner : Des institutions françaises vous achètent-elles des estampes ?

Éléonore Chatin : Il peut y avoir une acquisition sur un projet d'artiste étranger qui ne fait pas l'objet du dépôt légal. Ça a été le cas avec la BnF. Les artothèques nous achètent des œuvres sur papier, leur mission est de les prêter aux particuliers, elles organisent aussi des expositions... C'est plus difficile avec les musées qui ne sont pas proprement dédiés à l'estampe.

Marie-Cécile Miessner : Y a-t-il un profil de l'acquéreur d'estampes ?

Mireille Romand : Non, je ne distingue pas de profil ni d'âge ni de milieu social, et c'est ce qui fait l'intérêt, la joie du métier, surtout dans le cadre du Salon de l'estampe. Le public est tellement varié, les gens veulent voir le Grand Palais et ils « tombent dans le chaudron » en même temps, se rendent compte qu'ils sont dans un domaine tout à fait accessible.

Éléonore Chatin : Je cherche à développer une clientèle jeune. Il n'est pas question de moyens mais de se faire plaisir.

Marie-Cécile Miessner : Voilà une belle conclusion, Éléonore. Merci à toutes deux, merci à tous.